

Les cadeaux du diable.

CADIC, Contes et légendes de Bretagne, II, 119

Un paysan vivait dans une indigence complète. Il avait beau labourer, sarcler, bêcher, les herbes folles poussaient dans ses champs, comme dans une terre de prédilection et la misère s'attachait à ses pas, lui criant sans cesse à l'oreille r « Tu perds ton temps; gueux tu es, gueux tu resteras.»

Il finit par se fâcher : « Il faut que le diable me tire de là, dit-il à sa femme; je m'en vais le trouver. »

Il avait dans un coin de son écurie un pauvre goret dont l'aspect minable faisait peine à voir. Il était si maigre que les os lui traversaient la peau, et la faim lui arrachait de tels cris de détresse que le boucher le plus endurci en aurait eu pitié.

Le paysan le tua. Il en découpa le morceau qu'il supposait devoir plaire davantage au diable, puis il se mit en route, afin de le lui porter.

Il y avait déjà bien longtemps qu'il voyageait, lorsque, parvenu sur la lisière d'une vaste lande, il aperçut une petite chaumière, tout enguirlandée de toiles d'araignée. Devant la porte une vieille femme filait sa quenouille. Avec son nez crochu, sa bouche édentée, son menton en galoche et ses yeux en coulisse, elle avait l'aspect d'une sorcière. Elle avait bien cent ans et elle devait sûrement connaître l'enfer.

« Suis-je encore loin de chez le diable? lui demanda-t-il.

- C'est au bout de la lande, répondit-elle; tu arriveras avec la nuit. Mais, voyons, que vas-tu faire en enfer?

- Porter du lard au diable.

- C'est de la bonté de reste; et que lui demandes-tu en échange!

- Oh! rien, je n'oserais.

- Ose, au contraire. Demande-lui donc le bouc qui est dans son écurie. »

Or comme le soleil baissait à la lisière de la vaste lande, allumant des teintes rouges à l'extrémité des bouquets d'ajonc, le paysan reconnut à ses murs en pierres noires et à ses portes de fer, la demeure du maître.

Au milieu de la cour, le diable était occupé à chauffer le four, pour y cuire les damnés, tandis que sa femme et une infinité de diabolins, leurs enfants, la tête plantée de petites cornes, pointues et brillantes comme les dents. d'une fourche, les amenaient par bandes de tous côtés.

« Maître, dit le paysan, je vous apporte un morceau de mon lard. J'ai voulu vous obliger, malgré que je sois malheureux. Vous me connaissez peut-être ?

- Si je te connais ! répondit le maître, ne prétend-on pas que le diable, l'année entière, habite dans ta bourse? Je n'en suis que plus reconnaissant de ta générosité. Elle mérite sa récompense. Que désires-tu ?

- Votre bouc. »

Le diable dissimula une grimace. Il ne s'en exécuta pas moins et lui remit l'animal : « Surtout, ajouta-t-il, ne lui dit pas : « Bouc, secoue-toi! »

- Je ne lui parlerai pas », promit le paysan qui s'inclina jusqu'à terre et, le cœur en joie, reprit le chemin de son village. Il n'était pas au milieu de la lande qu'une idée lui venait : Pourquoi ne veut-il pas que son bouc se secoue? Il ne m'arrivera pas grand malheur à tenter l'expérience; et il s'écria : « Bouc, secoue-toi ! »

Aussitôt du poil de la bête l'or et l'argent ruisselèrent en cascade. En un moment, il était riche à milliers d'écus. »

- Merci bien, notre maître», répliqua le paysan qui partit, tout heureux du cadeau. Cependant la nuit était venue, et la fatigue lui alourdissait les pas. Il entra dans une auberge.

« Surtout, recommanda-t-il à l'aubergiste, au moment de se coucher, ne dites pas à cet animal : « Bouc, secoue-toi! »

- N'ayez crainte, repartit l'aubergiste, dormez tranquille, personne ne lui dira mot jusqu'au jour. »

Or à peine le paysan avait-il fermé l'œil que l'aubergiste et sa femme s'en furent à l'écurie sur la pointe des pieds.

« Bouc, secoue-toi! » crièrent-ils ensemble, et l'animal, comme mû par un ressort, se mit à se secouer et l'argent de tomber de droite et de gauche, en pluie métallique.

L'aubergiste et sa femme en furent éblouis. « Gardons-nous bien, déclarèrent-ils, de rendre cet animal à un pareil lourdaud. Nous avons là un autre bouc. Faisons la substitution. Le paysan n'y verra rien. »

Le paysan n'y vit rien en effet. Le lendemain, quand il prit congé, il emmenait avec lui l'animal substitué.

Comme il arrivait au village, sa femme accourut. « Femme, lui cria-t-Il, du plus loin qu'il l'aperçut, nous n'aurons plus de misère. » La femme souriait d'un air incrédule. « Bouc, commanda-t-il, secoue-toi ! » L'animal resta impassible. Il eut beau ordonner, rien n'y fit; le bouc ne semblait pas comprendre.

Tout honteux devant les sarcasmes de sa femme, le paysan pensa : « Évidemment j'ai été trompé; mais je retournerai voir le diable; j'ai confiance qu'il me tirera de peine. »

Il éleva un autre goret. Quand il fut relativement grassouillet, à force de le mener à la glandée, il le tua. » Le premier était bien maigre, se dit-il, et c'est peut-être ce qui a indisposé le diable; avec quelques côtelettes de celui-ci il fera un repas de rot », et il partit emportant le morceau le plus succulent.

Comme il arrivait devant la maison de la vieille femme, celle-ci l'aperçut. « C'est toi ? Le maître sait que tu as tué ton porc; il t'attend. Tu lui réclamera sa nappe en échange de ton lard.»

- C'est bien! » répliqua le paysan; et à grandes enjambées il se mit à arpenter la lande.

Il vint frapper à la porte du manoir, à la lucarne un lutin parut avec deux petits yeux qui pétillaient ainsi que des tisons. « Entre, fit-il, le maître est là! »

Le maître était là en effet, sa grande fourche auprès de lui. Il arrivait de chasser les chrétiens dans les villages voisins et il se reposait de ses fatigues au milieu de ses serviteurs.

« Maître, prononça le paysan bien humblement, j'ai encore tué mon porc et j'ai réservé pour vous le morceau de choix.

- Que te donnerai-je en récompense?

- La nappe de votre table, s'il vous plaît, maître.

- Prends-la, à condition toutefois de ne pas lui dire : « Nappe, déplie-toi! »

Il promit tout ce qu'on voulut, quitte à ne pas tenir; mais il était impatient de savoir. Il n'était pas dans la lande qu'il avait crié : « Déplie-toi! » et que sur la nappe il voyait s'étaler les mets les plus variés. Il était désormais à l'abri de la faim.»

En repassant devant l'auberge, « allons! pensa-t-il, j'y ai bien dormi l'an passe; restons-y encore ce soir. »

On lui donna la meilleure chambre avec un lit clos bien chaud. Au moment de tirer les deux fermoirs, il se pencha au dehors : « Gardez-vous de dire à ma nappe : Nappe, déplie-toi ! »

- Elle est là sur la huche à pain, répliqua l'aubergiste, vous l'y trouverez au matin, personne n'y touchera. »

Le paysan s'endormit, mais à peine le premier ronflement s'était-il fait entendre à travers les cloisons du lit clos que l'aubergiste et sa femme s'écriaient : « Nappe, déplie-toi ! » et que, devant leurs yeux, apparaissait sur la nappe un véritable festin de princes.

Ils se régalerent jusqu'au matin. « Au diable le rustre, se dirent-ils alors, ce serait folie de lui laisser cette nappe. Donnons-lui notre vieille. Il ne s'en doutera guère. »

Le paysan en effet ne se douta de rien. Il prit congé de l'aubergiste et partit, emportant la nappe de ce dernier.

À la porte de sa maison, sa femme et ses enfants l'attendaient.

Les petits pleuraient, en demandant du pain. « Nappe, déplie-toi ! » commandait-il, en posant la nappe sur la table. La nappe resta fermée et les enfants continuèrent de pleurer.

« Il est évident, mon pauvre homme, lui dit sa femme, que le diable se moque de toi. Inutile d'aller le voir. Reste à la maison. Mais le paysan était Breton. Il s'entêta. L'année suivante, il tuait un troisième goret plus gras et plus dodu encore que le précédent.

« Voyons ce que fera le diable cette fois », se dit-il, et il emporta le meilleur morceau.

Auprès de la chaumière, il rencontra la même vieille femme.

« Tu arrives à point mon fils, dit-elle, on festoie au château et le maître est d'excellente humeur. Il t'accordera ce qui te plaira. Il y a un bâton sur son âtre. Prie-le qu'il t'en fasse don. Il te servira à corriger ceux qui t'ont volé, l'aubergiste et sa femme.»

Le paysan promit et se rendit au manoir. Des chants parvenaient à ses oreilles. Le diable était en joie, lui et ses serviteurs, car ils venaient d'amener avec eux, de leur tournée, une multitude de mécréants qu'ils rôtissaient dans le four.

« Encore toi ! s'écria le maître, vraiment tu es généreux et ton lard est bon. En retour, je ne veux pas que ta peine soit perdue. Comment t'obliger à mon tour?

- En me cédant votre bâton.

- Qu'à cela ne tienne. Méfie-toi de lui pourtant et garde-toi de lui répéter hors de propos : « Frappe ! » Un mot de toi d'ailleurs suffira pour l'arrêter : «Cesse!».

Ainsi fit le paysan. Il se rendit chez l'aubergiste, demandant encore l'hospitalité pour une fois. « Surtout, conseilla-t-il, ne dites pas à mon bâton : « Frappe, bâton ! »

- Soyez sans inquiétude, lui fut-il répondu, personne n'y touchera.»

Mais à peine avait-il fermé l'œil, que l'aubergiste et sa femme s'approchaient en sourdine et s'écriaient à mi-voix : « Frappe, bâton ! » Le bâton aussitôt, comme mû par une force magique, décrivit une parabole en l'air et vint s'abattre sur leurs épaules avec une violence inouïe. Ils avaient beau crier, beau chercher à fuir, le terrible bâton frappait plus fort. À la fin, le paysan réveillé se pencha hors du lit : « Mon bouc et ma nappe, leur dit-il, sinon vous aurez du bâton jusqu'au matin!

- Prends-les, répliquèrent les deux malheureux, d'une voix suppliante.

- Cesse, bâton ! » commanda le paysan, et le bâton s'arrêta.

Il s'en fut alors au village, la nappe sous le bras, le bâton à la main, poussant devant lui le bouc.

« Trêve de plaintes, dit-il joyeusement à sa femme, nous sommes désormais riches pour le reste de nos jours » ; et comme ses enfants le regardaient avec surprise : « Nappe, déplie-toi ! » s'écria-t-il, et sur la nappe dépliée voilà que soudain s'étalèrent les mets les plus délicats et les vins les plus capiteux. Ce fut un cri de bonheur. Il y avait si longtemps qu'on n'avait mangé dans la chaumière.

Quand tout le monde fut rassasié : « Au bouc maintenant, fit le paysan : « Bouc, secoue-toi ! » et aussitôt le bouc de se secouer, et la monnaie d'or d'argent et de billon de ruisseler jusqu'au seuil de la porte. Il y en eut bientôt tellement que le paysan ne sut comment la mesurer.

Il se rendit chez son voisin, un cousin riche, qui n'avait jamais eu pitié de lui aux jours de détresse. « Veux-tu me prêter ton boisseau ? lui demanda-t-il.

- Mon boisseau ? Serait-ce par hasard pour mesurer le grain que tu aurais récolté dans ton maigre champ ?

- Non, pour mesurer le trop-plein de mon or. »

Un éclat de rire fut la réponse, mais le lendemain, quand le boisseau fut rapporté, il y avait encore quelques louis restés dans les fentes.

« Tuas donc mesuré de l'or ? s'écria le cousin.

- Tu l'as dit », répliqua le paysan, et encore est-ce le diable qui m'a valu cela, en échange d'un morceau de lard que je lui ai apporté.

- Je lui porterai bien pour autant un quartier de bœuf. À son tour, il prit la route de l'enfer, un énorme quartier de viande sur l'épaule : « N'oublie pas de réclamer beaucoup d'argent au diable, lui conseilla sa femme. Je serais très heureuse aussi

s'il voulait satisfaire un caprice, mettre sur le visage de notre petit gars autant de barbe qu'il y en a sur le tien. »

« Tu m'apportes aussi de la viande, toi? lui dit-il.

- Oui, seigneur!

- C'est bien, mets-le là, et va-t-en !

- Et ma récompense ?

- Ta récompense ? Au fait, je te la donne sans retard » ; et, saisissant le manche de sa fourche, le diable se mit à le frapper à tour de bras, au risque de lui rompre les épaules. « Il y en a pour toi et pour tous ceux qui auront envie de t'imiter, cœur dur et cupide, en attendant que je te mette à rôtir dans ce four. Quant à ton fils, le désir de ta femme est contenté. »

Lorsque le malheureux revint chez lui, il avait les os brisés et son fils qui n'avait pas encore dix ans, portait une longue barbe qui descendait sur sa poitrine.

Ses lamentations ne servirent à rien : son marmot garda sa barbe, à son grand désespoir et à celui de sa femme, et dans sa bourse il n'entra plus un sou de plus. Il ne lui restait qu'un cuisant souvenir de son malencontreux voyage.

Il n'est pas bon de tenter le diable. Il le fait payer cher parfois.

Le malheureux s'enfuit et la leçon a profité. Depuis ce temps, le paysan a continué de jouir honnêtement de sa fortune, le cousin s'est assagi et personne au village n'a eu l'idée de porter des côtelettes de porc au diable.